

Le roseau plie mais
ne rompt pas

Sylvie Gremmel

**Le roseau plie mais
ne rompt pas**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Inspirations Nocturnes – Les Éditions du Net, 2021

Poèmes arc-en-ciel – Les Éditions du Net, 2022

« Un bonheur que rien n'a entamé succombe à la moindre atteinte. Mais quand on doit se battre contre les difficultés incessantes, on s'aguerrit dans l'épreuve, on résiste à n'importe quels maux, et même si l'on trébuche, on lutte encore à genoux »

Sénèque

Ma nourrice

Je suis né dans un beau quartier, fils unique et choyé d'une famille aisée. Ma mère, femme élégante et pleine de douceur, restait à la maison et peignait des tableaux à l'huile tandis que je jouais sur le tapis à ses pieds, levant parfois des yeux émerveillés sur les paysages et les personnages qui prenaient vie sous son pinceau. Puis nous allions au parc, elle marchant d'un pas digne dans sa belle robe, moi gambadant joyeusement devant. L'après-midi, après le déjeuner, elle me lisait des histoires et m'apprenait à dessiner. Puis vers 15 h 30, elle recevait ses amies pour papoter autour d'un thé pendant des heures. Après avoir poliment salué ces dames et reçu les habituels compliments sur mes bonnes manières, j'allais à l'étage jouer dans ma chambre jusqu'au retour de mon père.

Mon père travaillait dans une grande banque, nous permettant ce train de vie confortable, mais ses bras, son sourire et sa voix me manquaient terriblement chaque jour. Son retour était donc toujours un grand moment de joie. Dès que je l'entendais rentrer, je bondissais sur mes pieds et dévalais l'escalier en courant et en poussant des cris

d'allégresse. Il me saisissait dans ses bras et me faisait tournoyer en riant et en me répétant : « Mon petit Émile, tu vas te briser le cou à courir dans l'escalier ainsi. »

Ma mère nous observait en souriant depuis la porte de son petit salon, attendant que son cher époux vienne l'embrasser. Nous partagions nos soirées auprès de la cheminée en hiver ou sur la véranda quand il faisait beau. Papa rêvait de nous emmener faire le tour du monde sur un beau voilier blanc et nous l'écoutions avec plaisir nous décrire les pays qu'il avait visités avant son mariage. Puis, quand l'heure du coucher arrivait, Maman me mettait au lit avec un baiser sur le front et Papa m'adressait un petit signe de la main depuis la porte en me disant : « A demain, bonhomme. Fais de beaux rêves. »

Et je m'évadais au pays des songes, dans des décors exotiques aussi colorés que les tableaux de Maman.

L'année de mes quatre ans, un soir, mon père ne rentra pas. Je me souviens vaguement de l'enterrement, de tous ces gens vêtus de noir, des larmes puis du silence lugubre dans la grande maison qui avait soudain perdu son âme. Après de longues semaines à pleurer et à errer sans but dans les vastes pièces qui prenaient peu à peu la poussière, le personnel ayant été congédié, ma mère comprit que son deuil devait s'interrompre plus tôt qu'elle ne l'aurait voulu. Nous n'étions pas encore vraiment dans le

besoin mais l'argent n'est pas éternel, elle allait donc devoir trouver un emploi pour subvenir à nos besoins. Elle envisageait même de vendre la maison familiale pour trouver un logement plus petit qu'elle pourrait entretenir plus facilement. Seuls les souvenirs rattachés à ces grands murs blancs et à cette véranda témoin de tant de bonheurs la retenaient encore.

Un dimanche après-midi, elle m'appela dans le petit salon. Elle était assise sur son fauteuil préféré, le dos droit, le visage pâle, ses mains tordant son mouchoir machinalement. Elle m'adressa un fragile sourire et m'expliqua que dès le lendemain, elle allait travailler dans la maison d'un ancien collègue de mon père. Elle avait mis sa fierté de côté, acceptant la charité que cette famille lui offrait de bon cœur, mais bien entendu, elle ne pouvait pas m'emmener avec elle.

« Dès demain, mon petit Émile, tu passeras tes journées chez Mme Juna. C'est une vieille dame qui n'a pas beaucoup de moyens, elle est donc heureuse de s'occuper de toi pour les quelques sous que je lui donnerai. On me l'a recommandée car elle s'est déjà occupée d'enfants par le passé. Sa maison n'est pas bien grande mais il faudra que tu sois très sage, je n'ai pas trouvé d'autre nourrice que je puisse me permettre de payer pour te garder toute la journée. »

Cette nouvelle fut un coup de tonnerre. Passer mes journées chez une inconnue, loin de Maman, de

ma maison et de mes repères ! Cette idée me déplaisait autant qu'elle m'effrayait.

Le lundi matin, je quittai donc la maison en tenant Maman par la main. Mon cœur battait la chamade mais je m'efforçais d'être courageux, sentant que Maman était au bord des larmes. Nos deux vies avaient été bouleversées et je réalisai soudain que j'étais désormais l'homme de la famille et que je devais protéger ma mère de tout chagrin ou tracas inutile. Je rangerais mes jouets, je plierais mes habits, je mettrais la table, je lui ferais de beaux dessins... Toutes ces bonnes résolutions s'évanouirent lorsque je vis la sordide petite maison vers laquelle nous nous dirigions : le portillon était cassé et bancal, les herbes du jardin plus hautes que ma taille et le crépi de la façade s'effritait. Cette maison ne ressemblait en rien à celles de mon quartier. Ce ne pouvait être que celle d'une sorcière ! Je ralentis, tirant la main de Maman, effrayé. Elle se retourna, fronçant les sourcils : « Oui, je sais, la maison n'est pas très jolie mais je n'ai pas d'autre solution, alors s'il te plaît, ne me mets pas en retard pour mon premier jour. »

Elle poussa le portillon qui émit un grincement sinistre, frappa à la porte et me traîna à sa suite dans une petite entrée sombre qui sentait le renfermé. Maman me laissa là, face à un grand miroir ancien et j'échangeai un regard anxieux avec mon reflet. Elle se dirigea vers le fond du couloir, j'entendis quelques

échanges de paroles indistincts, puis elle revint pour m'embrasser et me rappeler d'être sage et poli avec Mme Juna. La porte se referma, le portillon grinça et je restai figé là, fixant mon reflet sans oser bouger ni même respirer.

Au bout de quelques minutes, une voix éraillée me parvint du fond du couloir : « Et bien, gamin, tu ne vas pas passer ta journée sur le paillason ! Viens me voir, que nous fassions connaissance. »

A petits pas timides, je m'aventurai vers la porte ouverte qui donnait sur un salon encombré de vieux meubles, de tapisseries et de bibelots. C'est alors que je la vis pour la première fois, assise sur un vieux fauteuil, un livre à la main. La lampe sur pied qui l'éclairait était la seule source de lumière de la pièce aux volets clos et accentuait encore cette première impression effrayante qu'elle me fit. Toute vêtue de noir à l'exception du bonnet blanc cachant ses cheveux, elle avait l'air de la plus vieille personne du monde. Elle me sourit pour me rassurer mais cela eut l'effet inverse : une partie de ses dents avait disparu et les autres étaient jaunies, branlantes, donnant à son sourire un air terrifiant. Je reculai d'un pas mais je me souvins alors de ma promesse d'être poli avec elle. Mon père m'avait toujours dit que la seule chose à laquelle un homme ne devait jamais renoncer était sa parole, même quand il ne lui restait rien d'autre. Je murmurai donc d'une toute petite voix : « Ravi de vous rencontrer, Mme Juna. »

Elle eut un rire enjoué qui la rendit soudain moins effrayante et s'exclama : « Quel petit gentleman ! Je suis honorée de faire ta connaissance, Émile, et je suis sûre que nous allons bien nous entendre tous les deux. »

Je n'en étais pas aussi certain, son apparence m'impressionnait toujours un peu, mais au moins, elle ne m'avait pas dévoré tout cru ! Je laissai mon regard errer autour de moi, détaillant d'un air curieux cet étrange musée, surtout pour ne pas regarder la vieille dame dans son fauteuil.

Après un silence, elle me demanda à quoi je m'occupais habituellement. Je répondis que je jouais avec mes billes ou mes petits soldats mais que je les avais laissés à la maison. Elle prit alors appui sur sa canne et boitilla vers un buffet dans lequel elle farfouilla quelques minutes. « Je vais t'apprendre à jouer aux dames, ça va te plaire. »

Je restai un moment perplexe devant ce damier noir et blanc et ces pions dont je ne savais pas trop quoi faire. J'avais toujours eu l'habitude de jouer seul, créant des aventures palpitantes pour mes petits soldats, aménageant des parcours de billes fantastiques sur le sol de ma chambre ou inventant des histoires amusantes avec mon petit théâtre de marionnettes. J'ignorais totalement l'existence de jeux de société et je ne savais même pas que les adultes pouvaient jouer avec les enfants. Cette situation me semblait un peu étrange et me mettait mal à l'aise,

mais je n'osai pas refuser, par politesse autant que par timidité. Elle m'expliqua les règles et me montra comment déplacer les jetons sur le plateau.

Peu convaincu mais intrigué, je me lançai dans la première partie. Bien sûr, la victoire revint à la vieille dame mais elle prit le temps de m'expliquer mes erreurs avant de commencer une nouvelle partie. Chaque échec m'apprenait de nouvelles stratégies et je commençai sans m'en apercevoir à m'intéresser au jeu et à me concentrer davantage, oubliant la timidité que m'inspirait Mme Juna pour m'évertuer à traverser le plateau et obtenir ma première dame. Quand enfin, après d'innombrables tentatives, encouragé encore et encore par la vieille femme, je réussis, par un enchaînement de sauts de puce, à atteindre la ligne adverse, je ne pus retenir une exclamation de plaisir. Nous fîmes encore quelques parties sur la table du salon, qui était bien plus accueillant depuis qu'elle avait ouvert les volets et les fenêtres pour laisser entrer le soleil et l'air printanier. Vu l'état de ces volets, ils avaient dû rester fermés pendant des années et la vieille femme semblait agréablement surprise de redécouvrir le chant des oiseaux du jardin et la senteur des fleurs portée par la brise qui agitait les rideaux.

Quand elle m'annonça qu'il était temps pour elle d'aller préparer le repas, j'en restai ébahi. Comment ! La matinée était déjà passée ! Et je ne m'étais pas ennuyé un instant ! Pendant que je